

Relancer la machine à raconter des histoires

Alain Nadaud



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/fixxion/6289>

DOI : 10.4000/fixxion.6289

ISSN : 2295-9106

Éditeur

Ghent University

Édition imprimée

ISBN : 2033-7019

ISSN : 2033-7019

Référence électronique

Alain Nadaud, « Relancer la machine à raconter des histoires », *Revue critique de fixxion française contemporaine* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 24 août 2023. URL : <http://journals.openedition.org/fixxion/6289> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/fixxion.6289>

Ce document a été généré automatiquement le 24 août 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Relancer la machine à raconter des histoires

Alain Nadaud

- 1 Comme je l'ai évoqué dans un texte intitulé *L'Amour des revues*¹, à l'origine de mon parcours d'écrivain je m'appliquais à conquérir les revues avec la même insouciance et légèreté que je m'employais à séduire les femmes. Au près de l'une ou de l'autre je me rappelle comme je tentais ma chance en lui adressant le texte dont j'avais tout lieu de croire qu'il lui plairait ; comme j'usais d'audace pour la surprendre, et de ruse pour gagner ses faveurs afin qu'elle m'ouvre ses pages comme on dit d'une femme qu'elle vous ouvre les bras. J'écrivais en ne pensant qu'à elle, l'esprit plein de ce qu'elle était et de l'accueil qu'à cette lecture j'imaginai qu'elle me réserverait. Ce qui ne veut pas dire, ainsi que le suggère cette même nouvelle par la suite - et comme avec les femmes d'ailleurs ! - que le jeune blanc-bec que j'étais n'essuyait pas au passage quelque dédain ou rebuffade. Et je garde toujours présente à l'esprit la commotion ressentie quand je découvris que je venais enfin d'être accueilli au sein de l'une de ces belles et si élégantes revues².
- 2 J'en étais là, dans l'inconscience de la jeunesse, presque au stade infantile de l'écrivain. Dans *La Plage des Demoiselles*³, je relate aussi comment je faisais mes premières armes en testant, par des lettres d'amour envoyées à des femmes que je ne connaissais qu'à peine, mon aptitude à la littérature, au détriment du grand roman auquel j'aspirais et aurais dû consacrer toutes mes forces. J'en restais encore à l'âge du flirt, comme on disait à cette époque : premiers brouillons, baisers à peine effleurés, multiples esquisses, attouchements subreptices...
- 3 Après avoir gâché en vellétés diverses tant de précieuses années, soudain pressé de passer à des choses plus consistantes je n'eus bientôt d'autre horizon que l'écriture de mon premier roman : c'est que j'en avais trop différé la rédaction. Absorbé par mon sujet, je m'étais enfin mis à travailler, cette fois sans plus penser à rien, ni même imaginer quel en serait le destinataire. Mon manuscrit terminé, je l'envoyai par la poste. À peine quelques semaines plus tard, je reçus une promesse de publication, qui me transporta d'une joie mêlée de soulagement. Hélas, celle-ci fut de courte durée. Sans

autre explication, on se ravisa peu après pour m'informer que cet accord venait d'être annulé, qu'à rebours de ce qui avait été annoncé je ne franchirai pas le Seuil.

- 4 Je tombai de haut ! Qu'est-ce que ça voulait dire ? Cela laissait mal augurer de la suite. L'Éditeur était donc celui qui pouvait souffler le chaud et le froid, dans le même temps m'agrèer et me rejeter dans les ténèbres de l'indifférence et de l'anonymat. Sans avoir encore de visage, il se dressait en travers de ma route comme la statue de pierre du Commandeur. Sur le mode de la figure paternelle, il incarnait une sorte d'instance moralisatrice, souveraine et mystérieuse, capable de prononcer un verdict défavorable et sans appel, aussi arbitraire qu'implacable. J'en fis littéralement une jaunisse. Il me fallut ensuite tout reprendre à zéro : sans me décourager et avec méthode, je repartis à l'assaut. Comme par une sorte de malédiction récurrente, une douzaine d'éditeurs à la suite me fit mordre la poussière, avant que je finisse par emporter la place.
- 5 C'est dans *Les Années mortes*⁴ que je me suis rappelé comment, dans ce petit cimetière de la banlieue de Tours, je m'étais rendu sur la tombe de mes grands-parents et avais lu, gravés sur la pierre tombale voisine, mes propres nom et prénom, qui étaient aussi ceux de mon frère disparu peu avant ma naissance. C'est ainsi que je m'aperçus que j'étais ce qu'on appelle un "enfant de remplacement". C'est-à-dire qu'on m'avait attribué non seulement le prénom mais aussi, par avance, les mêmes qualités que mon frère aîné, décédé au terme de sa première année ; et que j'avais hérité de la mission implicite de compenser le vide qu'il avait laissé. Affligé à la fois de la hantise du double, de la culpabilité que génère son absence (ne serait-ce pas moi qui l'avais éliminé pour prendre sa place auprès de mes parents ?), de la peur de la vengeance qu'il était susceptible d'exercer depuis le haut des Cieux, je devais surtout faire face à l'inévitable menace de l'abandon : car il était joué d'avance que jamais je ne parviendrais à égaler l'être idéal qu'il était demeuré dans l'esprit de ceux qui l'avaient aimé. Lorsqu'il sera devenu évident que j'avais failli à la tâche, on aura vite fait de démasquer en moi l'usurpateur et, par voie de conséquence, de me mettre sur la touche, c'est-à-dire en pension. Je n'avais donc d'autre solution, pour préserver le peu de confiance qui me restait, que de provoquer cette exclusion ; ainsi voit-on certains enfants s'appliquer à pousser à bout la patience de leurs parents pour voir jusqu'où ils peuvent aller trop loin.
- 6 Je me demande s'il n'en serait pas allé de même avec certains éditeurs auxquels j'ai eu affaire, ce qui expliquerait ma relative instabilité sur ce plan-là. Passé la première phase par laquelle j'avais cherché à attirer l'attention pour me faire adopter – et aimer ? –, j'ai peut-être eu tendance à pousser le bouchon un peu loin en cherchant l'originalité à tout prix, en élaborant des romans à la facture insolite, des architectures narratives sophistiquées (ces fameux "romans d'aventures métaphysiques", ainsi que je les ai qualifiés) dont la lecture provoquait à la fois l'étonnement de l'éditeur, l'embarras des commerciaux et des attachées de presse, l'enthousiasme ou la perplexité méfiante des chroniqueurs littéraires.
- 7 La chose s'est vérifiée d'emblée avec *Archéologie du zéro*, et s'est révélée plus manifeste encore avec *L'Iconoclaste*, *La Mémoire d'Érostrate*, *Le Livre des malédictions*, *Auguste fulminant* ou *La Fonte des glaces* par exemple. Plusieurs de ces ouvrages en effet, à des degrés divers et sous le couvert de la fiction, mettent en scène des écrivains aux prises avec une autorité qui, sous les figures plus ou moins paternelles de Yahvé, de l'empereur Octave Auguste ou de Staline, exerce à leur rencontre un pouvoir discrétionnaire, et souvent mortel. Par le caractère inusité de ces sujets, qui sortent de

la sphère traditionnelle du roman d'analyse psychologique, comme par ma propension à vouloir semer le lecteur à l'intérieur de mes propres labyrinthes narratifs, je réalisais ainsi l'objectif qui consistait à *faire l'intéressant*, mais aussi, et par voie de conséquence, à me mettre en situation d'essuyer des refus de la part des éditeurs.

- 8 Chaque fin de non-recevoir qui m'était infligée (dont il me serait facile pour certains livres de retracer les circonstances et la typologie) me renvoyait ainsi à l'archéologie de ma propre histoire, en toutes lettres lisible dans mes fictions. Comme si une sorte de fatalité parfaitement prévisible était à l'œuvre, qui engendrait en moi un sentiment de stupeur et de rage contenue, mais aussi de satisfaction implicite. "Ah ! me disais-je à part moi, voilà donc que refait surface l'antique syndrome de l'abandon !" À mon insu se mettait en place de façon logique et attendue un processus d'exclusion qui rappelait la mise en pension, et donc à l'écart, de l'enfant qui avait tenté, en singeant les mérites du disparu, de s'approprier à son usage exclusif l'amour de ses parents, mais qui ne parvenait jamais - et pour cause ! - à occuper la place laissée vacante par ce dernier.
- 9 Un imposteur, tel je me retrouvais, qui n'hésitait pas à s'affubler des oripeaux de l'écrivain dont je craignais toujours, comme l'avaient été ceux de mon frère disparu, qu'ils ne fussent trop grands pour moi. Comme si rêver d'être écrivain, c'était aspirer à devenir un être purement imaginaire, dont les contours ne sont rien moins qu'aléatoires, improbables ou éphémères. Un pur fantasme ? En effet, cette prétention revient à basculer dans une *autre sorte de fiction*, devenue obsédante, et qui vous enfle dans la tête, bien plus extravagante que nombre de récits qu'on est à même d'articuler dans un roman. Non seulement je m'étais mis à inventer des histoires qui mettaient aux prises des personnages mais, personnage, par là j'en étais devenu un moi-même. Sous les traits de la figure de l' "auteur" empruntés aux romans de Balzac et des écrivains romantiques du XIX^e siècle⁵, je me forgeais un destin, lui-même pour une large part imaginaire. Ainsi, par l'écriture de romans devenais-je à mon tour le héros de cet *autre* roman que je m'étais mis à vivre, cette fois dans la réalité, et dont le sujet implicite était celle d'une existence tout entière vouée à l'écriture, avec ses exaltations et ses fébrilités, ses coups d'éclat, sa gloire d'un instant et l'inévitable mélancolie qui en résulte parfois, ses belles lectrices aux yeux qui brillent, ses prises de bec avec les éditeurs et les journalistes, ses échecs aussi qui, loin de vous abattre, en rehaussent le caractère aventureux...
- 10 Une fiction à la puissance deux en quelque sorte !
- 11 Mais, parce que la fiction d'être écrivain ne s'incarne jamais durablement dans la réalité ni ne peut être validée par quiconque, il fallait que je m'efforce de la rendre crédible en marquant mon territoire, en poussant à la surenchère par la singularité de mes sujets et la manière de les traiter. J'aimais à duper mon lecteur en donnant à mon propos l'apparence de l'objectivité : ainsi livrais-je des documents que j'avais soit créés de toutes pièces soit falsifiés à la faveur d'incursions menées dans les arcanes d'une érudition dont, à ma décharge, J.-L. Borges venait d'affirmer que, vraie ou fausse, celle-ci constituait la source moderne du fantastique.
- 12 J'oscillais donc entre deux tentations contradictoires : à la fois convaincre de ma bonne foi et m'obstiner à décevoir ; affirmer avec force ma vocation d'écrivain et m'approcher autant que possible par mes extravagances de l'instant où le masque me serait arraché. Ainsi rêvais-je de m'immiscer dans la fratrie amicale et sourcilleuse des autres écrivains, en effet mes frères supposés - en fondant et en animant une revue littéraire par exemple ! J'eus la naïveté de vouloir partager avec eux, jusqu'à ce que je

m'aperçoive que ce n'était jamais que chacun pour soi, la sphère à la fois immatérielle et maternelle de la Littérature ; mais, à l'entrée, veille la silhouette redoutée de l'Éditeur. Celui-ci apparaît semblable au gardien qui, dans *le Procès* de Kafka, se tient devant la porte de la Loi, porte qui reste toujours ouverte et potentiellement accessible à tous. L'écrivain est celui qui attend qu'on l'autorise à en franchir le seuil, au-delà duquel il aperçoit "dans l'obscurité une lumière éclatante qui perce sans discontinuer". Hélas, ses forces diminuent à mesure parce qu'il n'ose passer à l'acte⁶. Or, pour y pénétrer et se faire adouber, c'est bien sous les fourches caudines de l'Éditeur qu'il faut d'abord passer. C'est qu'il vous a à l'œil, s'affichant d'emblée comme celui qui *sait*, qui n'est pas du genre à s'en laisser *conter* ! Pour vous faire sentir sa poigne il ne se prive pas de vous faire lanterner⁷, quand il suffit d'en forcer l'entrée ou d'aller frapper à la porte d'à côté ! Tentation à laquelle, si impatient que j'étais, je n'ai pas résisté quand je trouvai exagérés les délais qu'on m'opposait !

- 13 Souvent, je le reconnais, j'ai donc écrit avec, à l'horizon de la page, la silhouette encore imprécise de l'Éditeur auquel je me préparais à remettre mon manuscrit, alors que cette figure, même si je pressentais qu'elle aurait les traits de tel ou tel, restait floue, mythique, inaccessible. Mais si son exigence supposée m'incitait à la concentration, à écrire du mieux possible pour éviter de me faire prendre en défaut et rembarrier, elle me portait aussi à biaiser, à essayer de court-circuiter sa vigilance. Par là à nouveau cherchais-je à être *unique* - comme le serait ou l'avait été *le fils*. De la maison où il officiait, j'aspirais à devenir membre de la famille quand je ne tardai pas à constater qu'un contrat d'édition n'est jamais qu'une transaction provisoire, et qu'un jour ou l'autre par conséquent je finirai bien par être obligé de trahir ou de prendre mes distances⁸.
- 14 Si mes rapports avec les éditeurs, après une première période en général heureuse et pleine d'émotion, ont parfois pris un tour plus conflictuel, c'est aussi parce que je me suis fait un point d'honneur à ne jamais tenir compte de ce qu'on exigeait de moi. Cet éditeur, même après qu'il a eu un visage, j'ai en général répugné à le tenir au courant de l'état d'avancement du manuscrit : par là, certains aiment à se sentir rassurés, tenus par la main. Peut-être pour ne pas qu'il ait vent de l'effet de surprise que je lui ménageais...
- 15 Si j'ai écrit en ayant l'éditeur en ligne de mire, ce n'aura donc été que pour l'épater en quelque sorte, me faire passer pour plus habile que je n'étais, peut-être même pour plus intelligent que lui. Finalement, non pour me mettre sous la protection de cette figure paternelle ainsi que je l'avais pensé mais, et comme pour engager un rapport de force perdu d'avance, me poser en rival, lui tenir la dragée haute. L'objectif consistait plutôt à l'affronter sournoisement en lui proposant un ouvrage dont il ne parviendrait pas à bien comprendre les ressorts, dont il ne saurait par quel bout le prendre ni comment il fonctionne. Façon de me mettre hors d'atteinte ? Par cette manœuvre est-ce que je ne m'efforçais pas plutôt de l'enfermer dans les rets d'un savoir factice, impossible à vérifier, d'une érudition de façade dont il ne saurait, pas plus qu'aucun journaliste ou lecteur ordinaire, démêler les fils, séparer le vrai du faux ? de l'attirer sur de fausses pistes pour susciter son incrédulité, paralyser son jugement, déjouer ou mettre en échec sa compétence de lecteur professionnel, néanmoins susciter assez d'enthousiasme pour lui permettre de tenter avec moi l'aventure de la publication quels que soient les risques financiers qu'elle comportait ?

- 16 Voilà comme j'ai essayé de ruser avec cette autorité censée déterminer ce qui est "littéraire" et ce qui ne l'est pas, rien que pour vérifier à partir "de quelle limite mon ticket n'était plus valable". Compétence qui, dans un domaine aussi aléatoire que celui de la littérature, est ce qu'elle est : faillible, timorée, forcément arbitraire et pleine de partis pris, sans cesse contredite par les faits et les succès de la concurrence, elle-même sous le joug d'une obligation de résultat, d'un simple impératif économique dont je n'ai pas dit qu'il était illégitime. Autorité qui, après être moi-même entré dans l'édition et telle que je l'ai vue fonctionner de près, à l'écrivain cherche à imposer sa marque, se faisant fort de le ramener dans le droit chemin en lui rappelant que "l'éditeur n'est pas qu'un imprimeur". Par exemple en l'obligeant à changer de titre, ou à inverser l'ordre des deux premiers chapitres, ou à modifier la fin, tout en se réservant de rédiger la quatrième de couverture qui, par manque de temps, se retrouvera écrite à la va-vite. Mais une autorité aussi qui répugne à apparaître comme telle, parce qu'elle vit dans l'illusion qu'elle doit laisser s'exprimer les talents, qu'il n'est pas dans ses attributs de contraindre, qu'il n'y a rien en elle qui soit coercitif. Elle louvoie par conséquent, se réfugie au besoin derrière les rivalités internes du comité de lecture. Ici, on vous tutoie et vous appelle par votre prénom pour mieux vous lier les mains, là on vous embrasse en vous croisant dans un couloir quand bien même on vous déteste. Autorité qui cherche à dissimuler sa défiance ou sa négligence sous une amitié de pacotille et qui, volatile, et parce qu'elle est déjà passée à autre chose, vous fait défaut juste au moment où vous en avez le plus besoin.
- 17 Faut-il croire tout ce que je raconte ? À quelles nouvelles inventions me conduit la seule logique de la fiction dès lors que, sans y prendre garde, on lui donne un prétexte et lui lâche la bride ! Inciter à évoquer la figure de celle ou de celui pour qui on écrit, n'est-ce pas là une autre façon de participer à ce vaste roman que se fabriquent pour eux-mêmes et a posteriori les écrivains, de relancer la machine à raconter des histoires ? Car n'est-ce pas cette machine-là qui, en me poussant à devenir écrivain, m'a conduit à suivre un parcours erratique, semé d'autant d'embûches que d'éclats ?
- 18 Voilà donc que cette pulsion m'amène à reparcourir en imagination, à essayer de rendre captivant, sinon à embellir ou à rendre dramatique en le marquant du sceau de l'échec, à romancer par conséquent un trajet qui, parce qu'il fut loin d'être rectiligne, suppose qu'on lui trouve quelques explications. C'est donc plus fort que tout, il faut que je me monte la tête : à nouveau ma propension à la fiction me porte à en choisir et en organiser les péripéties, à réinterpréter les faits, à les étayer de références, quitte à forcer le trait ; en quelque sorte à *réécrire l'histoire*.

NOTES

1. 1 *Noise*, n° 8, Adrien Maeght éditeur (mars 1988) et *La Revue des revues*, n° 9 (été 1990).

"Il pourra arriver, avec le recul, et à considérer non sans un peu de mélancolie sa jeunesse, qu'on se surprenne à avoir collectionné les publications dans les revues avec une ferveur et une jubilation identiques à celles qu'on aura mises à séduire des femmes et en faire la conquête. On aura sans doute, pour

les unes comme pour les autres, déployé la même stratégie minutieuse et inquiète : de librairie en librairie, la reconnaissance du terrain, cette longue traque entre les présentoirs jusqu'à l'endroit où, d'un regard, on en embrassera tous les titres. C'est sans rien laisser paraître de sa passion qu'on se sera permis certains attouchements consistant le plus souvent à soupeser l'une, juste le temps de la prendre et de la remettre, de tourner l'autre à l'envers puis à l'endroit. On en aura évalué le sommaire avec une feinte indifférence, après en avoir feuilleté les pages au hasard, distraitement, et sans rien en lire, à peine une ligne ici ou là. On aura esquissé un faux départ, tourné autour d'une table, pour y revenir et faire semblant de découvrir, à l'instant, le dernier numéro de celle que l'on suit depuis longtemps à la trace et pour laquelle on se sent déjà comme une faiblesse.

L'acheter afin de l'avoir rien que pour soi... Sur un banc ou à une terrasse de café, on la détaillera page après page, histoire de savoir où elle en est, ce qui la préoccupe, où vont ses goûts, comme pour s'assurer que rien n'est venu troubler la confiance jalouse qu'on lui accorde. C'est aussi parce qu'on se prépare à la circonvier qu'on ressent le besoin de s'assurer au plus près de sa façon d'être et de sa tenue, des lieux qu'elle fréquente, de ses dates de parution, plus que tout de l'adresse où l'on pourra enfin la joindre.

Reste le choix des armes et, parmi la quantité de textes que l'on tient en batterie, à s'arrêter sur celui qui paraîtra le mieux destiné à faire mouche, encore qu'il faille compter avec l'inspiration du moment qui va peut-être, exprès pour elle, faire en sorte qu'on se jettera, avec une frénésie qu'on ne se connaissait plus, sur l'encre et le papier. Il faudra aussi s'en remettre à on ne sait quel signe extérieur, cette inexplicable façon qu'on a d'attendre son heure avant de prendre sur soi et de se résoudre à lui parler, à lui envoyer les quelques pages qu'on a pourtant polies et soupesées mille fois, comme un compliment bien tourné qu'on lui adresserait pour gagner ses faveurs et la décider à vous ouvrir ses pages, comme on dit d'une belle qu'elle vous ouvre son cœur - même si les voies par lesquelles elle acquiesce à votre demande resteront à jamais mystérieuses, toujours imprévisibles, à la limite pur caprice..."

2. Un tel propos devient forcément obsolète lorsqu'il s'agit comme ici d'une revue de type électronique, qui est par définition immatérielle, sans présence ni figure.

3. *La Plage des Demoiselles*, Léo Scheer (2010).

4. Grasset, 2004.

5. "Le désir mimétique est copié sur un autre désir. C'est un désir qui en imite un autre. [...] Souvent on imite un individu qu'on admire et auquel on voudrait ressembler [...] Pour atteindre cet objectif, on s'efforce d'acquiescer ce qui paraît le plus essentiel dans l'être désiré, l'objet de sa passion dominante, à laquelle on confère une valeur quasi sacramentelle." René Girard, *De la violence à la divinité*, Introduction (Grasset, 2007).

6. Épisode intitulé "La Légende" ou "Devant la Loi", que Kafka inséra sans titre dans *Le Procès*, et publia à part en revue, puis ensuite dans *Un médecin de campagne*.

7. "Personne d'autre ne pouvait obtenir l'autorisation d'entrer, finit par dire le gardien, car cette entrée était faite pour toi seul. Maintenant, je m'en vais et je ferme." (*Le Procès*)

8. Philippe Sollers, qui fut l'éditeur chez Denoël d'*Archéologie du zéro*, aussitôt après que nous eûmes signé le contrat m'invita pour fêter ça à prendre un verre ; alors que j'étais encore sur un nuage, au terme de l'entretien il finit par me dire, ce qui à la fois me dégrisa, me fit redescendre sur terre et me mit sur mes gardes : "Vous savez, un jour, vous verrez qu'on se fâchera, c'est inévitable, nous n'y échapperons pas."